

Sous la direction de
SYLVIE OCTOBRE et
CHRISTINE DALLAIRE

Regard sur...



JEUNES ET CULTURES

dialogue franco-québécois

INRS
UNIVERSITÉ DE RECHERCHE

 Observatoire
Jeunes et Société



JEUNES ET CULTURES :
DIALOGUE FRANCO-QUÉBÉCOIS

REGARDS SUR LA JEUNESSE DU MONDE

Dirigée par Madeleine Gauthier

Depuis trois décennies, les études sur les jeunes ont connu un foisonnement sans précédent dans toutes les sociétés, du moins en Occident. Toutes les disciplines des sciences sociales ont été mises à contribution à des degrés divers. Des chantiers de recherche ont été ouverts çà et là, selon les perceptions, les besoins, les questions du moment. Cette collection réunit des ouvrages portant sur l'état des travaux réalisés sur la jeunesse dans différents pays du monde afin de mesurer l'ampleur et l'importance de ces travaux, mais surtout d'en faire ressortir les principales thématiques et la manière de les aborder selon les sociétés. D'où devrait se dégager, à travers l'inventaire des travaux, une meilleure connaissance de la jeunesse du monde.

La collection est dirigée par Madeleine Gauthier et le comité éditorial est composé de Jorge Benedicto, Serge Côté, Nicole Gallant, Jean-François Guillaume, Emmanuelle Maunaye, Marc Molgat, Claude Trottier et Mircea Vultur.

Une liste des titres parus dans la collection est disponible à la fin du volume.

Sous la direction de
SYLVIE OCTOBRE
ET CHRISTINE DALLAIRE

JEUNES ET CULTURES :
DIALOGUE FRANCO-QUÉBÉCOIS



**Presses de
l'Université Laval**

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada



Maquette de couverture : Laurie Patry
Mise en pages : Danielle Motard

ISBN : 978-2-7637-3591-7
ISBN PDF : 9782763735924

© Les Presses de l'Université Laval 2017
Tous droits réservés. Imprimé au Canada
Dépôt légal 3^e trimestre 2017
Les Presses de l'Université Laval
www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

Table des matières

| | |
|--|----------|
| Introduction : Retour sur la rencontre jeune(s) et culture(s) | 1 |
| Sylvie Octobre et Christine Dallaire | |

PARTIE I

LE TEMPS LONG - ÉVOLUTIONS GÉNÉRATIONNELLES DES PRATIQUES CULTURELLES

CHAPITRE 1

| | |
|---|-----------|
| Les pratiques culturelles en France Bilan d'un demi-siècle d'observation | 27 |
| Olivier Donnat | |

CHAPITRE 2

| | |
|---|-----------|
| Usages du temps culturel à travers les générations | 47 |
| Gilles Pronovost | |

PARTIE II

TRANSFORMATIONS DES RAPPORTS À LA CULTURE DES JEUNES GÉNÉRATIONS

CHAPITRE 3

| | |
|--|-----------|
| Dynamique générationnelle et reconfiguration de la norme de légitimité culturelle | 71 |
| Philippe Coulangeon | |

CHAPITRE 4

| | |
|---|-----------|
| Les jeunes et la culture, une affaire de génération? | 91 |
| Jacques Hamel et Gabriel Dulude | |

CHAPITRE 5

**Préadolescence : le rôle de la culture dans l'autonomie
culturelle et individuelle..... 109**

Hervé Glevarec

CHAPITRE 6

**L'autonomie par la mobilité :
Pratiques culturelles d'exploration..... 131**

Julie-Anne Boudreau

PARTIE III

MÉDIATIONS ET POLITIQUES CULTURELLES CIBLANT LES JEUNES

CHAPITRE 7

**Éclairer l'analyse des pratiques culturelles par l'école :
l'enseignement de la musique au collège 149**

Florence Eloy

CHAPITRE 8

**Éducation, jeunes et musiques émergentes à Montréal.
Travail pédagogique et production de la relève
d'une culture jeune 167**

Martin Lussier

CHAPITRE 9

**La réception des actions de médiation culturelle.
Le cas des dispositifs « d'éducation à l'image »
destinés aux lycéens 185**

Tomas Legon

CHAPITRE 10

**La médiation culturelle au cœur des transformations
de la participation culturelle des « jeunes » au Québec 203**

Anouk Bélanger

Conclusion

Une rencontre et au-delà... 221

Sylvie Octobre et Christine Dallaire

Notices biographiques..... 231

Introduction : *Retour sur la rencontre* *jeune(s) et culture(s)*

Sylvie Octobre et Christine Dallaire

Le but de cet ouvrage est de nourrir le dialogue entre les chercheurs français et québécois qui partagent un intérêt pour les jeunes et la culture. Son originalité est de mettre en parallèle des analyses sur des thématiques communes et ainsi offrir des regards croisés sur le rapport à la culture des jeunes en France et au Québec, provenant de chercheurs de différentes générations et s'inspirant de traditions intellectuelles variées. Nous avons invité en premier lieu des collègues français, établis ou plus débutants, associés directement ou indirectement au Département des études, de la prospective et des statistiques du ministère de la culture et de la communication (MCC), à écrire un texte pour présenter leur réflexion sur les pratiques culturelles juvéniles¹. Des collègues chevronnés et d'autres participant pour la première fois au réseau de l'Observatoire Jeunes et Société (OJS) de l'Institut national de la recherche scientifique (INRS) du Québec leur répondent en miroir à partir de leurs propres axes de recherche, instaurant les conditions d'un dialogue transatlantique qui met en évidence tant les points de convergences que les spécificités des diverses approches.

1. Ce livre a été préparé avec l'appui du Ministère de la culture/Département des études, de la prospective et des statistiques, France, <http://www.culturecommunication.gouv.fr>.

Pour mieux comprendre ces convergences et spécificités, nous offrons en introduction quelques mots sur l'émergence d'une sociologie qui s'intéresse à la culture des jeunes en France et au Québec et ses enjeux dans les deux traditions de pensée et les deux contextes nationaux. Nous présentons ensuite les réflexions qui alimentent cet échange et la mise en parallèle des travaux effectués dans des sociétés francophones d'un côté et de l'autre de l'Atlantique sur des thèmes communs. L'encadré en fin d'introduction fournit des éléments descriptifs des systèmes scolaires des jeunes françaises et québécoises, utiles pour comprendre les logiques d'engendrement de la jeunesse de ces deux pays et la place qu'y prennent les loisirs et pratiques culturelles.

1. POURQUOI S'INTÉRESSER À LA RENCONTRE JEUNE(S) ET CULTURE(S) ?

Les liens entre culture et jeunesse ne sont considérés comme des objets théoriques dignes d'intérêt que de manière récente. Ce retard s'explique tout à la fois par la tradition de la sociologie générale, notamment sa conception de la socialisation, mais aussi par les concepts usuels de la sociologie de la culture et du loisir. Et pourtant, l'observation des cultures juvéniles peut fournir des éléments de compréhension des dynamiques culturelles, générationnelles, d'âge ou encore de genre, dans des cadres nationaux dont les spécificités sont à prendre en compte.

1.1 Les difficultés de la rencontre jeune(s) et culture(s)

La rencontre Jeunes et Cultures est relativement récente et a supposé une révision de certaines traditions de pensée de la sociologie. Longtemps la sociologie n'a considéré la socialisation que sous l'angle de l'inculcation de normes et de comportements, ce qui rendait inutile (ou presque) de se préoccuper spécifiquement des plus jeunes. Chez Durkheim, en effet, l'enfance est une phase d'intériorisation et l'enfant est conçu comme un objet passif, soumis aux instances de socialisation (famille, école), imprégné de son environnement économique, social et culturel. Son traditionalisme, sa réceptivité à la suggestion ne peuvent que produire des comportements d'imitation, qui ne justifient pas un intérêt sur le champ culturel (Buisson, 1911). Chez Bourdieu, la jeunesse n'est qu'un mot (Bourdieu, 1984 : 143-154) : l'analyse de la jeunesse en soi n'a donc pas de sens puisqu'elle ne peut révéler les mécanismes de sa domination, dont l'analyse est à réaliser

dans les instances de socialisation que sont l'école et la famille. Dans les deux cas, l'enfance et la jeunesse ne sont pas dignes d'intérêt soit parce que l'enfant et le jeune ne sont pas dotés de ce qui adviendra plus tard sous le nom d'*agency*, soit parce qu'ils sont dominés par les forces socialisantes qui s'exercent sur eux, sans conscience de cette domination.

Ce sont les « crises » des institutions de transmission – école, famille en tête – qui ont incité à déplacer la focale des analyses vers les enfants et les jeunes eux-mêmes, leurs vécus, leurs expériences, y compris dans des comportements auparavant jugés banaux, voire dénués d'intérêt : crise du programme institutionnel de l'école face à la pluralité des systèmes de valeurs qu'affiche la modernité (Dubet, 2003) et mutations de la famille, devenue relationnelle et individualiste (De Singly, 2009), donnent naissance à une multiplication des formes objectives et subjectives de jeunesse. On comprendra dès lors que, dans cet ouvrage, le lien entre pratiques de loisir et encadrement familial ou scolaire soit central.

Parallèlement, il fallait également reconsidérer les cultures juvéniles, elles aussi plurielles, et les concepts pour les analyser. Là aussi, le déplacement théorique est important, que ce soit dans le champ de la sociologie de la culture ou dans celle du loisir. En effet, le terme *culture*, quand il est utilisé en matière juvénile, tend à prendre les contours d'une acception plus anthropologique que sociologique : les faits de sociabilité, la mobilité, l'autonomie, les manières d'être sont considérées comme culturelles, notamment en ce qu'elles fondent un lien inter-individuel (souvent analysé comme entre-soi juvénile). Plus encore, le périmètre institutionnel de la culture – très présent dans la structuration du champ de la sociologie de la culture à la française (Dubois, 1999) et centré sur les beaux-arts et le théâtre – est apparu en porte-à-faux par rapport aux logiques médiatiques et industrielles particulièrement prégnantes dans les média-cultures juvéniles (Macé et Maigret, 2005 ; Octobre, 2014). Ceci a induit un élargissement progressif des intérêts de recherche, prenant en considération les apports des *Cultural Studies*. Les textes de ce collectif portent la trace de cette extension du champ culturel.

Du côté de la sociologie du loisir, les mutations conceptuelles sont également importantes : la gratuité de la définition originale (Dumazedier, 1988 ; Yonnet, 1999) n'est-elle pas remplacée par la valeur d'usage ou d'échange que l'on voit nettement émerger dans la réception des produits médiatiques (Pasquier, 1999) ou dans les activités des amateurs et des fans (Jenkins, 1992 ; Flichy, 2010) ? Le caractère « personnel » du loisir ne se transforme-t-il pas sous l'effet des pressions de groupe au sein des cultures

juvéniles (Metton-Gayon, 2009 ; Pasquier 2005) ? Et que devient la « passion » dans le cas des jeunes, qui n’y attachent pas forcément l’exclusivité et le sacrifice supposé de sa définition originale (Bromberger, 1998) ? Là encore, les textes présentés dans ce recueil apportent des éclairages, tant sur l’importance subjective des engagements culturels pour les jeunes, que sur les dynamiques de groupe qui les façonnent et dans lesquels se donne à voir l’identité culturelle des jeunes (Delaunay-Teterel et Cardon, 2006) ?

1.2 Une rencontre récente et féconde

La rencontre jeunes et cultures est récente. La sociologie de la jeunesse, née au Québec avec les travaux de Madeleine Gauthier (Gauthier, 1994) et en France avec ceux d’Olivier Galland (Galland, 2011[1991]), n’a que 30 ans, quand la sociologie de l’enfance est plus jeune encore puisque le réseau francophone de sociologie de l’enfance créé au sein de l’association internationale des sociologues de langue française est né au tournant des années 2000 (Sirota, 2006 ; Octobre et Sirota, 2010).

La rencontre jeunes et cultures peut être lue d’au moins deux manières : on peut d’une part envisager de manière « descendante » les formes d’appropriation de la Culture (légitimée par les institutions) par les jeunes, dans la diversité de leurs conditions de vie et de leurs univers culturels. On peut également centrer l’analyse sur les cultures juvéniles elles-mêmes, vernaculaires, interstitielles, locales et globales à la fois, sur leurs contenus, logiques, et modalités sociales d’émergence. On peut enfin évidemment tenter de rendre compte de la dynamique qui lie les deux aspects : quand d’une part la culture légitime fait l’objet de médiations auprès de jeunes qui sont par ailleurs immergés dans leurs cultures propres, et quand de l’autre, certains éléments de ces cultures juvéniles accèdent à la consécration. Les médiations culturelles à l’attention des jeunes questionnent les deux aspects, quand il faut faire coïncider les intentions des dispositifs avec les dispositions des jeunes.

La rencontre jeunes et cultures a ainsi produit un renouveau des problématiques particulièrement stimulant, en proposant, par exemple, d’examiner la contribution des cultures juvéniles à la construction de la jeunesse (effet d’âge) et aux liens entre les générations, de même qu’en saisissant, à travers les cultures juvéniles, les transformations sociales en cours : montée de l’injonction à l’autonomie, responsabilité accrue et passage à la consom-action... qui sont autant de normes qui s’imposent à la société tout

entière. Sur la socialisation, William Corsaro (2003) a proposé le concept de « reproduction interprétative » pour désigner le travail que les jeunes font sur les éléments de transmission qui leur sont proposés. Sur les liens entre générations, Alan Prout (2005) a montré que la place des enfants et des jeunes dans la société était un bon indicateur des mutations du monde contemporain (autour de la question des droits notamment), tandis que d'autres chercheurs ont poussé les portes des cours de récréation (Arléo et Delalande, 2010) ou des chambres (Glévarec, 2009) pour observer au plus près les dynamiques des cultures enfantines et juvéniles au fil de l'avancée en âge. Pour ce faire, les méthodes ont également été renouvelées. Ainsi, la tradition statistique, sur laquelle se sont fortement basées la sociologie de la culture et la sociologie du loisir, n'avait-elle considéré jusqu'alors que l'individu statistique d'au moins 15 ans : pour s'intéresser aux liens entre culture et jeunesse, il fallait également considérer que l'enfant était capable de décrire ses pratiques, consommations et sorties et que le recueil de cette information était aussi légitime que dans le cas des adultes (Octobre, 2004). La même inventivité méthodologique a été de rigueur pour saisir qualitativement les activités des jeunes et le sens qu'ils leur donnent (Sirota, 2006 ; Octobre, 2010). Cet ouvrage a souhaité rendre compte de certaines de ces innovations problématiques et méthodologiques.

2. LES CULTURES JUVÉNILES EN RÉGIME NUMÉRIQUE

Les enjeux actuels de cette rencontre sont évidemment réactivés par le numérique, qui a fait entrer dans une ère nouvelle, où le premier terminal culturel des jeunes est le *smartphone*, où l'injonction à la coproduction est devenue massive et où les sources de production culturelle se sont multipliées, brouillant les frontières entre professionnels, amateurs et consommateurs. La dimension technologique des cultures juvéniles amène ainsi à s'interroger sur sa dimension culturelle et sociale – quelle culture se développe sur le net ? pour créer quel lien social ? – et fait naître de nombreuses inquiétudes, comme le signalait un récent rapport du Sénat français intitulé *Les nouveaux médias : des jeunes libérés ou abandonnés ?* (Assouline, 2008).

2.1 Les enjeux culturels

La révolution technologique d'Internet est venue accélérer le mouvement de prise en considération des cultures juvéniles engagé en régime

médiatique, sous un triple aspect. D'abord, la collusion de la nouveauté technologique et des mécanismes de renouvellement générationnels a pris une ampleur sans précédent avec le numérique et Internet, puisque ces outils font du champ culturel un des premiers lieux d'expérimentation de soi, et ce, de plus en plus précocement (Granjon, 2012). Les travaux disponibles sur les évolutions générationnelles des pratiques culturelles (Donnat et Levy, 2007) indiquent ainsi nettement que les générations les plus récentes adoptent une attitude à l'égard du champ culturel très différente de celle de leurs aînés, qu'il s'agisse de relations aux industries culturelles (avec la question du gratuit – légal ou non – et des échanges *peer-to-peer*), d'articulation des champs de la production et de la réception (les deux devenant de plus en plus poreux sous l'effet des possibilités croissantes d'action sur les contenus mais également grâce aux outils d'autoproduction, des logiciels de sons et d'images aux plateformes de financement participatif), ainsi que des relations aux institutions culturelles (musées, théâtres, bibliothèques).

Ensuite, le numérique a accéléré l'hybridation et la transformation des régimes de légitimité culturelle, alors que la seconde vague de massification scolaire voyait le niveau de diplôme augmenter. Les sociétés du savoir ou de la connaissance qui émergent produisent des cultures qui mêlent divertissement, information et art, de manière de plus en plus étroite et promeuvent un modèle « démocratique » de co-participation et de co-construction, largement expressif (Allard et Vandenberghe, 2003) qui remet en question les formes traditionnelles de médiations (Serain, Vaysse, Chazottes et Caillet, 2016). S'agit-il d'un réarrangement de la légitimité culturelle (Coulangeon, 2011) ou d'une mutation plus profonde, amorcée par les jeunes, des rapports à la culture (Glévarec, 2013)? Et quels sont les formes de ces nouveaux arrangements? Les textes de ce recueil présentent sur ces questions des réponses contrastées qui nourrissent la poursuite de la réflexion.

2.2 Les enjeux sociaux

Mais les enjeux des rapports entre jeune(s) et culture(s) débordent le champ culturel, au sens sociologique, pour poser anthropologiquement la dimension culturelle du lien social. L'irruption d'Internet et de ses mythologies propres (autonomie, collaboration, participation, horizontalité) a en effet reposé à nouveaux frais les questions des cultures juvéniles et de leurs liens avec les cultures des générations précédentes, avec les transmissions institutionnelles et avec la capacité de la culture (ou des cultures) à faire lien social (Octobre, 2014).

La question des inégalités est la plus traitée, et elle traverse tout ce recueil : elle correspond politiquement à la problématique de la démocratisation, qui est au centre des politiques culturelles en France comme au Québec, et s'adosse théoriquement au modèle de *La Distinction* énoncé par Pierre Bourdieu. Encore faut-il lui faire faire quelques pas de côté en considérant non plus seulement les pratiques mais les usages et leur complexité, mais également en adoptant une approche qui croise les facteurs d'inégalités, puisque de nombreux travaux ont montré qu'ils fonctionnaient non pas seulement dans une logique de cumul mais plutôt de combinaisons (Coulangeon, 2011). Nous n'aurions plus seulement à analyser des cultures et des jeunesse, mais aussi des liens entre les deux termes, d'où surgissent des inégalités objectives et subjectives renouvelés, comme l'indique la récente multiplication des travaux sur le genre en matière de rencontre entre jeunes et cultures².

C'est dans le cadre de cette réflexion sur la production des inégalités que prennent place une grande partie des travaux portant sur la médiation culturelle, qui examinent les conditions dans lesquelles une action volontariste (souvent publique) peut venir contrecarrer les « lois » de la pesanteur sociale, à la croisée d'une sociologie de l'école, de la pédagogie et de l'avancée en âge, notamment dans le cadre du numérique (Durampart, 2001). Certains textes présentés ici apportent des résultats de recherches récentes sur le sujet.

3. UN DIALOGUE FRANCO-QUÉBÉCOIS

Le sujet est donc vaste et le champ d'investigation quasi illimité depuis que les frontières du « culturel » s'appliquant aux jeunes sont devenues plus poreuses. Ce recueil de textes n'a donc pas pour ambition de retracer l'ensemble des sociologies de la culture, des pratiques culturelles ou du loisir de France et du Québec, ni de recenser l'ensemble des contributions des recherches portant sur les cultures juvéniles à d'autres pans de la sociologie (de l'école, des âges, des générations, etc.), loin de là. Les chercheurs qui ont été invités à contribuer à cette mise en relief des études sur les jeunes et la culture auraient pu être rejoints par d'autres, en France (Bordeaux, 2013 ; Detrez et Vanhé, 2012 ; Hennion, 2013 ; Lahire, 2004 ; Le Guern, 2002 ;

2. Un colloque « Sexe et genre de la culture : production, médiation, consommation » a été consacré à ce thème en janvier 2017 à Lyon. Voir <https://s-genre-culture.sciencesconf.org>.

Pasquier, 1999, 2002, 2005, pour n'en citer que quelques-uns) comme au Québec (LeBlanc, 2007, 2010 ; Létourneau, 2014 ; Poirier, 2012 ; etc.). Plus que l'exhaustivité, ce recueil a cherché à présenter des travaux récents, d'une recherche vivante, évolutive, puisant ses inspirations à des sources variées pour proposer des hypothèses explicatives diverses, voire contradictoires, afin de rendre compte de la forte dynamique de la recherche sur la rencontre jeune(s) et culture(s).

La sélection des textes de cet ouvrage a de fait obéi à une logique de questionnements, sur laquelle nous voudrions revenir et qu'il faut replacer dans des cadres nationaux spécifiques pour bien en comprendre leurs articulations (voir encadré en fin d'introduction).

3.1 Effets de génération, effets d'âge, effets de contexte

Les liens jeunes et cultures sont justiciables d'un triple registre d'analyse : les mutations observables seraient dues aux effets de l'avancée en âge (avec une distanciation à l'égard de la famille et de l'école au moment de l'adolescence par exemple), à des variations dues à l'appartenance générationnelle (qui peut être, par exemple, marquée par un progrès de la scolarisation) ou bien à des effets de contextes (comme l'apparition d'une nouvelle technologie), ces trois effets se combinant. Distinguer ces trois effets est bien entendu chose complexe mais fort utile pour tenter d'entre-apercevoir les formes que prendront les cultures de demain ainsi que les rapports des jeunes devenus adultes à la culture. Précisément, il s'agit de savoir par exemple si la pratique des jeux vidéo est une activité caractéristique de l'adolescence, et qui s'essouffle ensuite, ou bien si les adolescents qui l'ont adoptée vieilliront avec elle, ou encore dans quelle mesure le fait d'avoir grandi avec les jeux vidéo transforme les rapports plus généraux à la culture, voire à la société (ce que les travaux sur la littératie numérique explorent).

Olivier Donnat et Gilles Pronovost prennent ainsi la perspective du temps long et des effets générationnels. Appartenant tous deux à la génération des « fondateurs », l'un dans le domaine de la sociologie des pratiques culturelles, assez largement française, l'autre dans la sociologie du loisir, centrée sur le temps libre et la part consacrée aux activités culturelles, ils prennent la perspective des évolutions générationnelles des pratiques qu'ils observent depuis de nombreuses années et mettent en évidence les évolutions culturelles et technologiques. L'intérêt de la confrontation des approches déclaratives des pratiques culturelles et des mesures d'occupations

du temps est claire à la lecture de ces deux textes : si les déclarations de pratiques indiquent un usage croissant des contenus culturels à des fins de ressources identitaires, laissant croire à une ère culturelle à venir, les analyses portant sur les usages du temps montrent quant à elles que le temps des loisirs baisse, sous l'effet de la pression du travail, et que la civilisation des loisirs, envisagée par Dumazedier (1962), semble s'éloigner. Est-ce un paradoxe ?

3.2 Quels modèles explicatifs ?

On l'a dit, la sociologie des pratiques culturelles a été profondément façonnée, notamment en France, par Pierre Bourdieu et son modèle théorique de *La Distinction*, qui postule, pour résumer, que les pratiques culturelles « positionnent et distinguent » les individus dans l'espace social. Ce modèle est aujourd'hui mis en débat et de nombreux chercheurs s'interrogent sur son efficacité, compte tenu des mutations qu'ont connues les sociétés occidentales (massification scolaire qui fait que le diplôme n'est plus un bien rare ; montée en puissance du secteur tertiaire dans les pays occidentaux, qui fait grossir les classes moyennes, de moins en moins faciles à définir ; globalisation de la culture et des références culturelles qui rend plus malaisé l'usage d'un cadre théorique pensé uniquement nationalement, etc.).

Les textes de Philippe Coulangeon et Hervé Glévarec se présentent comme des contributions à cette discussion, autour d'une reconsidération des effets des industries culturelles « populaires » mais aussi d'une réévaluation des effets propres de l'âge (qui ne sont pas pensés par Bourdieu). Propositions de reconsidérations auxquels les textes de Jacques Hamel et de Gabriel Dulude d'une part et de Julie Anne Boudreau d'autre part répondent, en analysant, du point de vue québécois, les transformations liées à l'âge et au contexte socioculturel national. Ainsi, Hamel et Dulude confirment l'émergence d'une hybridation et de la diversité des répertoires culturelles des jeunes stimulés par les nouvelles technologies et le Web tandis que Boudreau propose d'ajouter la notion de mobilité en tant que pratique culturelle d'exploration pour mieux appréhender l'autonomie qu'évoque Glévarec, revenant ainsi à la question de l'*agency* des jeunes et de leur construction individuelle et sociale.

3.3 Médiations et transmissions

Les quatre derniers textes illustrent un troisième et dernier volet de recherches très abondantes et pleines de vitalité : celui qui porte sur les médiations et les politiques culturelles à destination des jeunes confrontant les objectifs institutionnels et/ou pédagogiques de certains dispositifs scolaires à ceux de l'industrie culturelle fondés sur l'hédonisme.

Florence Eloy et Tomas Legon discutent l'adéquation de programmes de médiation culturelle, respectivement auprès de collégiens et de lycéens français, l'un autour de l'enseignement musical au collège (pour tous), l'autre autour de l'éducation au cinéma (basée sur le volontariat). Les réponses de Martin Lussier (sur la musique également) et d'Anouk Bélanger explorent en miroir les rapports des jeunes à la culture modulés par l'action pédagogique des acteurs culturels qui investissent le milieu scolaire dans un souci de formation de la relève musicale dans le premier cas et visant la participation citoyenne et le développement de publics dans le deuxième cas.

CONCLUSION : UNE POLYPHONIE DE RECHERCHE

Mobilisant des apports diversifiés, tant en termes de corpus mobilisés que de postulat théorique, cet ouvrage tente donc de mettre en évidence les grands débats qui animent la recherche actuelle, dans un dialogue transatlantique. Ces textes composent ainsi un dialogue qui s'articule autour de questionnements conceptuels sur le capital culturel, la légitimité culturelle, l'hybridation culturelle/éclectisme éclairé, les effets de génération *versus* les effets de l'âge, l'autonomie et la médiation culturelle de même qu'autour de divers contextes empiriques, tels que les espaces intimes, scolaires et institutionnels, ou étrangers, et des activités variées (lecture, musique, technologies de l'information et de la communication, cinéma, etc.). Ensemble, ils offrent un aperçu large des questions qui animent les chercheurs qui s'intéressent aux rapports aux cultures des jeunes aujourd'hui. Mais dans la polyphonie de leurs voix propres, on saisit également la tradition de pensée et de recherche de chaque pays, et comment les implicites des uns, soumis à l'examen par les autres, deviennent de nouvelles questions de recherche. Gageons que cette polyphonie sera source de dialogues futurs.

Des contextes nationaux spécifiques qui façonnent deux jeunesses

Pour comprendre le dialogue entre chercheurs québécois et français ayant contribué à cet ouvrage, il faut pouvoir mettre en perspective les points communs et les différences morphologiques des deux jeunesses, notamment démographiques, et bien comprendre les deux systèmes scolaires puisque plusieurs chapitres de l'ouvrage renvoient aux expériences culturelles des jeunes encadrées par les institutions d'enseignement.

En France

En France, d'après l'Insee et le ministère de l'Éducation nationale, la jeunesse est un bien rare, de plus en plus multiculturelle et diplômée. Au 1^{er} janvier 2014, la France comptait 66 millions d'habitants, et continuait de vieillir : en 20 ans, la part des plus de 65 ans a progressé de 3,4 points tandis que celle des moins de 20 ans baissait de 2,1 points pour s'établir à 24,5 % de la population. Par ailleurs, près d'un cinquième des moins de 18 ans vivant en métropole a au moins un parent immigré, soit près de 2 millions de jeunes.

En France comme au Québec, l'éducation accapare une large part du temps, des occupations et des préoccupations des jeunes. Le système social français est fortement organisé sous contrainte scolaire, puisque l'école détermine les trajectoires et devenir des individus, ce qui explique probablement que la sociologie de l'école y soit aussi développée. Deux mots donc sur ce système scolaire, qui fonctionne par tris successifs au long de la carrière d'élève (voir schéma ci-dessous).

La scolarité en France est obligatoire à partir de l'âge de 6 ans, et jusqu'à 16 ans³. Le système de formation accueille environ 15 millions d'élèves chaque année. Le système éducatif français comprend trois degrés, partagés en cycles pour les premier et second degrés.

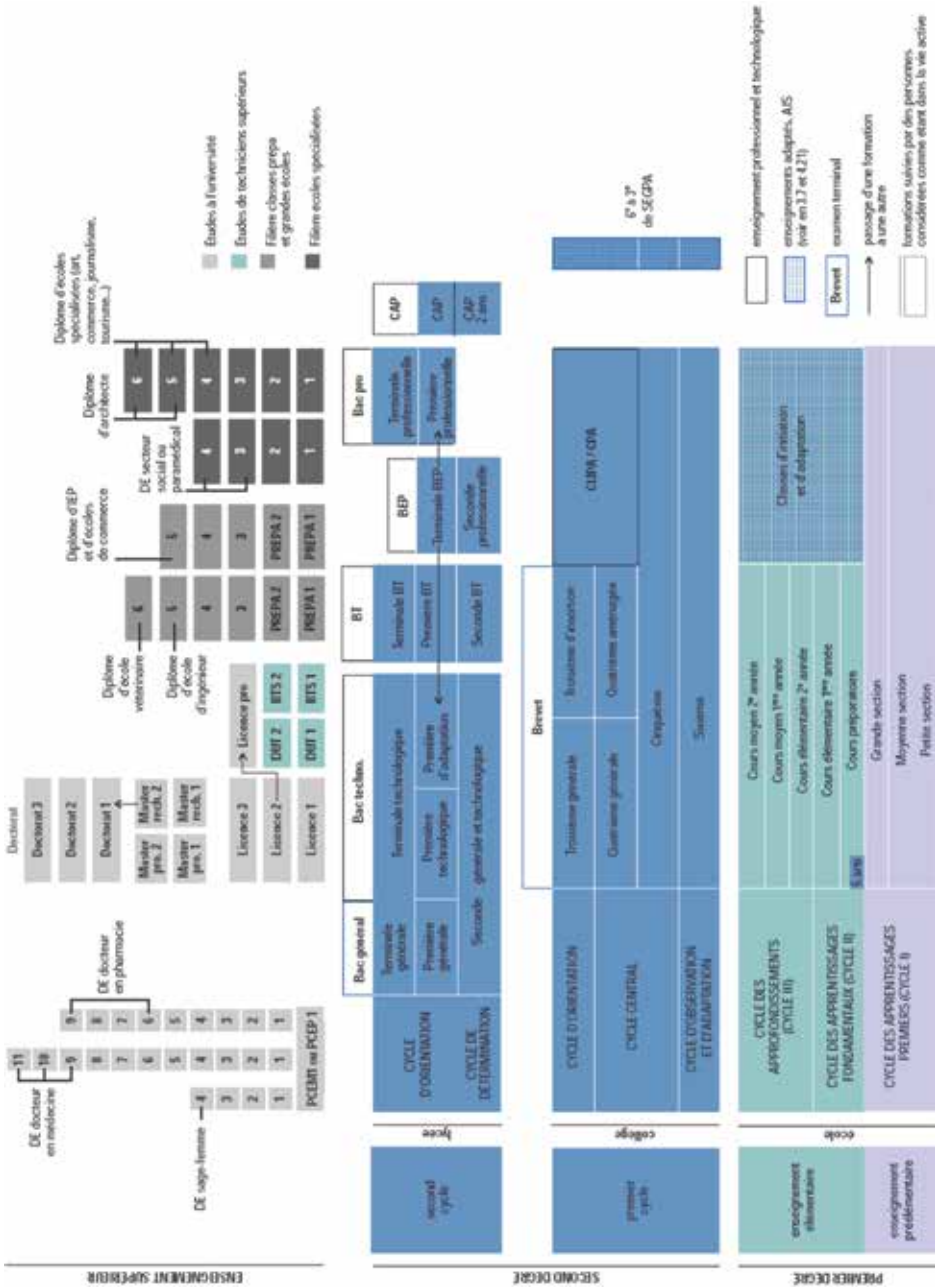
3. Un parent peut décider de faire l'école à la maison, mais ce sera dans un cadre validé d'enseignement « à distance ».

Le premier degré correspond aux enseignements préélémentaire et élémentaire, dispensés dans les écoles éponymes : trois années de maternelles (de 3 à 6 ans en général, mais 11 % des enfants de 2 ans sont déjà scolarisés) puis cinq années d'école élémentaire (du CP au CM2, de 6 à 11 ans). Le collège prend le relais pour les classes de 6^e, 5^e, 4^e et 3^e (de 11 à 15 ans), et la classe de troisième le premier palier d'orientation, soit vers des cycles courts (CAP) soit vers le lycée général, technologique ou professionnel. Dans tout l'enseignement primaire et secondaire, les volumes horaires sont fixés nationalement, de même que les horaires de classe et la durée de l'année scolaire (en général de début septembre à début juillet avec quatre périodes de congés de 2 semaines autour de La Toussaint, Noël, Février et Pâques). L'enseignement post-secondaire et supérieur est dispensé dans les lycées (sections de techniciens supérieurs [STS], classes préparatoires aux grandes écoles [CPGE]), dans les grandes écoles et les écoles ou instituts spécialisés, et dans les universités. Les volumes horaires sont là aussi validés et harmonisés au niveau national, de même que les scissions scolaires de vacances. L'apprentissage constitue une voie d'accès à l'enseignement professionnel, directement après la troisième ou ultérieurement dans le parcours de formation.

À 15 ans, un jeune peut encore espérer passer 6,3 années en formation initiale, dont 2,8 années dans l'enseignement supérieur. Cette espérance de scolarisation dans le supérieur est plus longue pour les filles que pour les garçons (3,1 années contre 2,6 années) car ces dernières s'orientent davantage vers des formations supérieures longues. Le système scolaire français est clairement un système de massification scolaire : en moyenne, 44 % des jeunes âgés de 14 à 29 ans sont scolarisés, le taux de scolarisation diminue naturellement avec l'âge (les trois quarts des 18 ans sont scolarisés, la moitié des 20 ans et un tiers des 22 ans). Mais l'allongement des études se confirme : 39,5 % des 20-25 ans poursuivent encore leurs études.

Le niveau de diplôme augmente : désormais 80 % d'une classe d'âge parvient au baccalauréat (examen qui sanctionne la fin du lycée), 88 % de la population âgée de 20 à 24 ans détient un diplôme relevant de l'enseignement secondaire du second cycle. Cette part de diplômés augmente nettement depuis 1994, principalement grâce à l'ouverture des enseignements secondaires et supérieurs dans les années 1980 et 1990. Quarante-deux pour cent des jeunes sont diplômés du

FIGURE 1



Source: Ministère de l'Éducation nationale, France

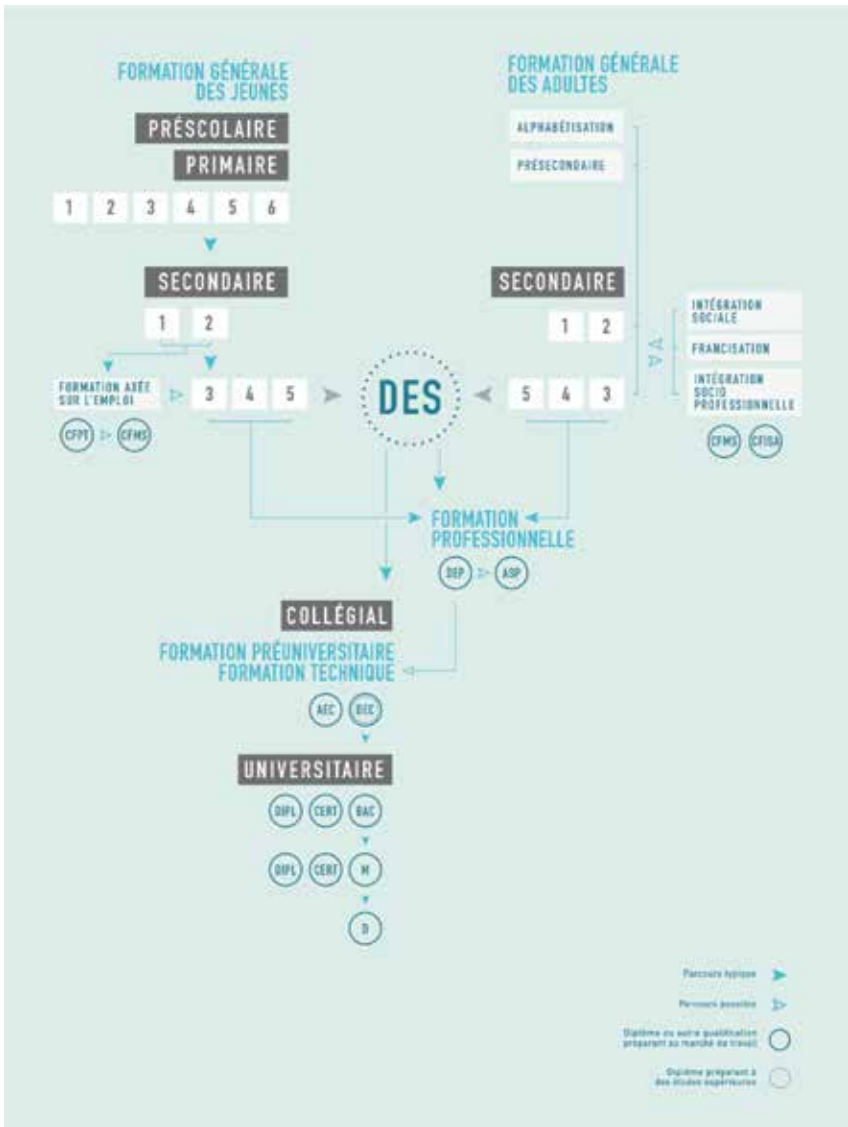
supérieur (c'est à dire titulaires d'un diplôme post-bac), dont 17 % ont un master ou un doctorat. Cependant, 42 % des jeunes sortent du système scolaire avec au plus un diplôme du secondaire (CAP, bac, etc.). Et 7 % n'ont que le brevet et 9 % n'ont décroché aucun diplôme. En outre, le système scolaire français est considéré comme un des plus inégalitaires par les classements PISA réalisés par l'Organisation de coopération et de développement économique (OCDE), avec des écarts importants entre bons et mauvais élèves et des perspectives faibles de rattrapage. Dans un contexte d'augmentation générale du niveau de formation, ne pas avoir de diplôme génère des exclusions (économiques, culturelles, sociales, etc.) plus rudes que par le passé et souvent cumulatives.

Autre caractéristique du système scolaire français: les horaires de classes sont importants, ce qui fait de l'école une institution centrale dans l'organisation des temps de la vie. Durant toute l'école primaire et le collège, la classe s'étire du lundi au vendredi en journées pleines, sauf le mercredi (le matin seulement), auxquels s'ajoute le samedi matin pour les élèves du lycée, ce qui limite les temps périscolaire. La réforme des rythmes scolaires du 24 janvier 2013, applicable au primaire, a fait légèrement baisser le nombre d'heures d'enseignement quotidiens (en moyenne de 45 minutes, avec le maintien d'une pause méridienne de 1 h 30) pour dégager des temps d'activités artistiques ou sportifs, dont la gestion est laissée aux collectivités territoriales. Les activités extra-scolaires, quant à elles, sont prises en charge soit par les centres aérés (fin de journée et mercredi après-midi) soit par les familles directement dans les temps laissés libres par l'école.

Le recours aux prêts étudiants n'étant pas aussi développé en France que dans d'autres pays, ce sont les familles qui sont mises à contribution dans le financement des études (ce qui est source d'inégalités). En parallèle de la massification estudiantine, on voit se développer la double journée étudiante pour ceux, de plus en plus nombreux (une récente étude les chiffre à 73 %, [Licata, 2014]), qui cumulent études et jobs, et dont le « temps libre » est réduit à la portion congrue.

Enfin, la jeunesse française est aussi confrontée à des difficultés d'insertion sur le marché de l'emploi, ce qui a considérablement contribué à son allongement: Christian Baudelot et Roger Establet (2000) font désormais de 30 ans un âge charnière caractérisé par l'enjeu de la stabilisation économique et affective, et de la sortie

FIGURE 2



Source: Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, <http://www.education.gouv.qc.ca/systeme-scolaire-quebecois/>

de la jeunesse. En 2012, 44 % des 15-24 ans étaient scolarisés, 37 % des 15-24 ans et 54 % de l'ensemble des 15-29 ans étaient actifs, c'est-à-dire en emploi ou au chômage : ces taux d'emploi baissent tendanciellement car les jeunes ont été la variable d'ajustement du marché du travail, malgré les politiques publiques de soutien (emplois jeunes, etc.). De fait, le taux de chômage des 15-24 ans atteint 23,4 % en 2014, soit plus que la moyenne européenne (qui s'établit autour de 20 %) et a été multiplié par deux en 35 ans : le chômage touche plus les jeunes peu diplômés et les femmes. Ce qui a pu faire dire à Louis Chauvel (2002) que l'on assiste à une « dyssocialisation » de la jeunesse par écart entre ses aspirations et sa situation réelle. Dans ce contexte, les solidarités intergénérationnelles sont mobilisées soit directement, soit par le biais de la redistribution. Et les rapports au loisir, notamment payants, se trouvent modifiés.

Au Québec

La situation sociodémographique de la jeunesse québécoise est similaire à celle de la France, avec un déclin de la proportion des jeunes, mais ces derniers ayant une scolarité croissante et manifestant une diversité ethnoculturelle accrue. Selon l'Institut de la statistique du Québec (2014), les jeunes de 15 à 29 ans ne représentaient en 2012 que 19 % des 8 millions de Québécois. Cette proportion est en baisse depuis 1976 et le déclin s'aggraverait étant donné le rétrécissement de la pyramide des âges du Québec tandis que la part des personnes de 65 ans et plus augmente de plus en plus vite. La population immigrante du Québec croît aussi, passant de 8 % en 1971 à 13 % en 2011. Le tiers de cette population immigrante est constituée de jeunes de 15 à 29 ans, qui habitent surtout (85 %) dans la région métropolitaine de Montréal.

La fréquentation scolaire est obligatoire au Québec pour les jeunes de 6 à 17 ans, l'âge théorique où ils obtiennent leur diplôme d'études secondaires, les études au niveau primaire s'étalant habituellement sur 6 ans et celles au secondaire sur 5 années de plus (Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, 2014). Le programme secondaire général mène au diplôme d'études secondaires (DES) et permet ensuite de fréquenter le collège d'enseignement général et professionnel (cégep). Toutefois, une ou deux années avant la fin

de l'enseignement secondaire, les jeunes peuvent choisir le programme de formation professionnelle et deviennent alors titulaire d'un diplôme d'études professionnelles (DEP). Selon les données de 2011-2012, 37 % des jeunes Québécois se dirigeaient vers l'apprentissage d'un métier (DEP) et parmi eux se trouvait un plus grand nombre d'élèves masculins. Le cégep dispense des programmes de formation pré-universitaire de deux ans ainsi que des programmes de formation technique de trois ans qui donnent accès au marché du travail ou à l'université. Ces deux types de programmes sont sanctionnés par le diplôme d'études collégiales (DEC). Les cégépiens peuvent aussi s'orienter vers des programmes de formation technique plus courts menant à une attestation d'études collégiales (AEC). Comme en France, les études supérieures sont divisées en trois cycles universitaires. Le premier cycle mène à un baccalauréat, après trois ou quatre années d'études à temps plein, et donne accès au marché du travail ou au deuxième cycle qui offre une formation professionnelle ou en recherche sanctionnée par un diplôme de maîtrise. Le troisième cycle mène au doctorat.

Le calendrier scolaire aux niveaux primaire et secondaire s'étale sur un maximum de 200 journées et le nombre de jours d'enseignement varie de 180 à 185 selon les commissions scolaires (les instances locales qui gèrent l'enseignement sur un territoire donné). L'enseignement s'étend du lundi au vendredi, et la journée scolaire au primaire commence typiquement entre 7 h 40 et 8 h 45 jusqu'à 14 h 10 ou 15 h 10. En 2006, 90 minutes de plus ont été ajoutées à l'horaire des études primaires, ce qui prolonge le temps d'enseignement à un minimum de 25 heures par semaine. On se rapproche ainsi de la norme du niveau primaire ailleurs au Canada, de la moyenne des pays de l'OCDE et du nombre d'heures d'enseignement hebdomadaire minimum dispensées à l'école secondaire. L'horaire quotidien et hebdomadaire varie d'une école à l'autre, car au primaire, comme au secondaire, il n'y a pas de temps d'enseignement maximum. Au-delà de l'enseignement, les écoles primaires et secondaires offrent aussi des activités périscolaires (par exemple, aide au devoir, activités sportives, culturelles et communautaires) visant la persévérance et le succès scolaire. Dans ce contexte, des sorties au musée ou au théâtre et d'autres activités culturelles, comme la chorale et la danse, deviennent une stratégie pour développer un sentiment

d'appartenance chez les jeunes et encourager l'engagement scolaire. Comme en France, le reste du temps libre des jeunes peut-être meublé de loisirs organisés à l'extérieur du programme scolaire par des organismes communautaires, municipaux ou commerciaux, sans compter leurs activités de loisir « libres » (non organisés) et chez les plus vieux, leur participation à temps partiel au marché de l'emploi.

Depuis 30 ans, les taux d'accès à tous les niveaux d'études et d'obtention de diplôme se sont améliorés au Québec (Institut de la statistique du Québec, 2014; Vultur, 2006). Comme en France, les données de 2009-2010 confirment que le taux de scolarisation baisse avec l'âge mais que les jeunes persèverent dans le système scolaire: 96 % des adolescents de 15 ans sont aux études, 83 % des jeunes de 18 ans, 73 % de ceux de 19 ans et 48 % de ceux de 20-24 ans. En 2011-2012, 74 % des moins de 20 ans ont obtenu un diplôme ou une qualification du niveau du secondaire, mais la proportion des jeunes d'une génération qui persiste jusqu'à l'obtention d'un premier diplôme/qualification du secondaire était de 93 % (Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, 2014).

Plus les jeunes Québécois atteignent un niveau de scolarité élevé, plus ils intègrent le marché du travail car ceux qui n'ont pas obtenu le diplôme d'études secondaires (DES) connaissent le taux d'emploi le plus faible, à 40 % comparativement à 69 % pour ceux ayant le DES, 72 % pour ceux ayant fréquenté l'université et 78 % pour ceux ayant obtenu un diplôme universitaire (Institut de la statistique du Québec, 2014). Le taux d'emploi est aussi relié à l'âge. Les plus jeunes, les 15-19 ans, ont le plus faible taux, mais celui-ci a connu la plus forte croissance de 1996 à 2012 passant de 32 % à 44 % . Celui des 20-24 ans est passé de 63 % à 70 %, et celui des 25-29 ans, de 71 % à 80 % . Le taux de chômage est inversement relié à l'âge, seule la cohorte des plus âgés connaissait en 2013 un taux de chômage semblable à celui de l'ensemble de la population active (8 %), les plus jeunes ayant un taux de chômage plus élevé (Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, 2014). Les femmes de 15 à 29 ans ont un taux de diplomation et de qualification plus élevé que les hommes et, contrairement au cas français, elles connaissent depuis 1996 un taux de chômage moins élevé que les hommes, le taux de chômage diminuant chez ceux ayant le plus de scolarité (Institut de la statistique du Québec, 2014). Selon le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport (2014), neuf

mois après l'obtention du diplôme d'études professionnelles (DEP) ou d'une attestation d'études collégiales (AEC), plus du trois quart des titulaires occupaient un emploi, 86 % d'entre eux occupant un poste à temps plein. La situation des titulaires d'un diplôme d'études collégiales (DEC) de formation technique était plus incertaine, car 64 % d'entre eux travaillaient et 32 % continuaient leur formation. En ce qui concerne la surqualification croissante des jeunes au Québec, Vultur (2006) a révélé que les catégories socioprofessionnelles absorbent une plus grande part des diplômés et que la surqualification est une situation temporaire, qui diminue avec l'âge et l'expérience sur le marché du travail.

CONCLUSION : DEUX JEUNESSES

Les jeunes françaises et québécoises se ressemblent parce qu'elles sont de plus en plus rares, multiculturelles, et diplômées, placées devant des marchés de l'emploi qui se sont durcis. Et si le rôle structurant du système scolaire est avéré dans les deux cas, il faut néanmoins noter que le système français est nettement plus prédictif des devenirs au long cours (alors que la formation au long de la vie est plus développée au Québec) et que les liens entre système scolaire et pratiques, consommations et sorties culturelles sont très différents : relégués principalement dans les temps périscolaires en France, ces derniers sont intégrés aux curricula et aux programmes de formations au Québec.

BIBLIOGRAPHIE

Allard, Laurence et Frédéric Vandenberghe (2003)

« Express yourself! Les pages perso : entre légitimation technopolitique de l'individualisme expressif et authenticité réflexive *peer to peer* », Réseaux, vol. 1, n° 117 : 191-219.

Arléo, Andy et Julie Delalande (dir.), (2010)

Cultures enfantines : universalité et diversité, Rennes, PUR : 464 p.

Assouline, David (2008)

« Les nouveaux médias : des jeunes libérés ou abandonnés ? », *Rapport d'information fait au nom de la Commission des Affaires Culturelles, Sénat*, n° 46, www.senat.fr

Baudelot, Christian et Roger Establet (2000)

Avoir 30 ans en 1968 et en 1998, Paris, Le Seuil : 217 p.

Bordeaux, Marie-Christine (2013)

L'éducation artistique, l'éternel retour?, Paris, L'attribut : 173 p.

Bourdieu, Pierre (1984)

« La Jeunesse n'est qu'un mot », dans *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit : 143-154

Bromberger, Christian (1998)

Passions ordinaires, Du match de football au concours de dictée, Paris, Bayard : 544 p.

Buisson, Ferdinand (1911)

Nouveau dictionnaire de pédagogie, article « Education », Paris, Hachette.

Chauvel, Louis, (2002)

Le Destin des générations. Structure sociale et cohortes en France au XX^e siècle, Paris, PUF : 301 p.

Corsaro, William (2003)

We're friends right? Inside Kids Culture, Washington DC, Joseph Henry Press : 264 p.

Coulangeon, Philippe (2011)

Les métamorphoses de la distinction, inégalités culturelles dans la France d'aujourd'hui, Paris, Grasset : 165 p.

De Singly, François (2009)

Comment aider l'enfant à devenir lui-même?, Paris, A. Colin : 156 p.

Delaunay-Teterel, Hélène et Dominique Cardon (2006)

« La production de soi comme technique relationnelle. Un essai de typologie des blogs par leurs publics », *Réseaux*, vol. 138, juillet-août : 15-71.

Detrez, Christine et Olivier Vanhé (2012)

Les mangados, lire des mangas à l'adolescence, Paris, Centre Georges Pompidou : 320 p.

Donnat, Olivier et Florence Levy (2007)

« Approche générationnelle des pratiques culturelles et médiatiques », *Culture Prospective*, 3 : 32 p.

Dubois, Vincent (1999)

La politique culturelle. Genèse d'une catégorie d'intervention publique, Paris, Belin : 383 p.

Dumazedier, Joffre (1962)

Vers une civilisation du loisir?, Paris, Seuil : 320 p

Dumazedier, Joffre (1988)

Révolution culturelle du temps libre, 1968-1988, Paris, Méridiens Klincksieck : 312 p.

Durampart, Michel (2001)

« La médiation technologique : entre réalité et immanence des évolutions organisationnelles liées à la diffusion des TIC », *Communication & Organisation*, n°19, mis en ligne le 27 mars 2012, URL : <http://communicationorganisation.revues.org/2482>

Flichy, Patrice (2010)

Le sacre de l'amateur, sociologie des passions ordinaires à l'ère numérique, Paris, Seuil : 97 p.

Galland, Olivier (2011[1991])

Sociologie de la jeunesse, Paris, Armand Colin : 256 p.

Gauthier, Madeleine (1994)

Une société sans les jeunes?, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture : 390 p.

Glévarec, Hervé (2009)

La culture de la chambre. Préadolescence et culture contemporaine dans l'espace familial, Paris, MCC : 189 p.

Glévarec, Hervé (2013)

La culture à l'ère de la diversité, La Tour D'Aigues, Éd de l'Aube : 128 p.

Granjon, Fabien (2012)

Reconnaissance et usages d'Internet. Une sociologie critique des pratiques de l'informatique connectée, Paris, Presses des Mines : 216 p.

Hennion, Antoine (2013)

« D'une sociologie de la médiation à une pragmatique des attachements. Retour sur un parcours sociologique au sein du CSI », *SociologieS* (en ligne) Théories et recherches, URL : <http://sociologies.revues.org/4353>

Institut de la statistique du Québec (2014)

Regard statistique sur la jeunesse. État et évolution de la situation des Québécois âgés de 15 à 29 ans de 1996 à 2012. Québec, Gouvernement du Québec: 189 p.

Jenkins, Henry (1992)

Textual Poachers, New York, Routledge: 352 p.

Lahire, Bernard (2004)

La culture des individus, Dissonances culturelles et distinction de soi, Paris, La découverte: 777 p.

LeBlanc, Marie Nathalie, Alexandrine Boudreault-Fournier et Gabriella Djerrahian (2007)

« Les jeunes et la marginalisation à Montréal: la culture hip-hop francophone et les enjeux de l'intégration », *Diversité urbaine*, vol. 7, n° 1, été: 9-29.

LeBlanc, Marie Nathalie (2010)

« Entre résistance et commercialisation: à la recherche du renouveau politique », *Cahiers de recherche sociologiques*, n° 49: 5-15.

Létourneau, Jocelyn (2014)

Je me souviens?: Le passé du Québec dans la conscience de sa jeunesse. Montréal, Fides: 250 p.

Le Guern, Philippe (dir.) (2002)

Les cultes médiatiques. Œuvres cultes et culture fan. Presses Universitaires de Rennes: 378 p.

Licata, Danièle (2014)

« 73 % des étudiants travaillent pour financer leurs études », *L'Étudiant*, 29 septembre.

Macé, Eric et Éric Maigret (dir.) (2005)

Penser les médiacultures: Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde, Paris, Armand Colin/Ina: 182 p.

Metton-Gayon, Céline (2009)

Les adolescents, leur téléphone et Internet, Paris, L'Harmattan: 208 p.

Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport (2014)

Indicateurs de l'éducation. Édition 2013. Québec, Gouvernement du Québec: 146 p.

Octobre, Sylvie (2014)

Deux pouces et des neurones, cultures juvéniles de l'ère médiatique à l'ère numérique, Paris, MCC, : 288 p.

Octobre, Sylvie (dir.) (2010)

Enfance & culture. Transmission, appropriation et représentation, Paris, La Documentation Française: 230 p.

Octobre, Sylvie et Régine Sirota (dir.) (2010)

Actes du colloque Enfance et cultures: regards des sciences humaines et sociales, [en ligne]. <http://www.enfanceetcultures.culture.gouv.fr/actes/>

Pasquier, Dominique (1999)

La culture des sentiments, Paris, MSH: 236 p.

Pasquier, Dominique (2002)

« Les “savoirs minuscules”. Le rôle des médias dans l'exploration des identités de sexe », *Éducation et sociétés*, vol. 2, n° 10: p 35-44

Pasquier, Dominique (2005)

Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité, Paris, Autrement: 180 p.

Poirier, Christian (2012)

La participation culturelle des jeunes à Montréal. Des jeunes culturellement actifs. Rapport de recherche présenté à Culture Montréal, Montréal, Institut national de la recherche scientifique, Centre - Urbanisation Culture et Société: 573 p.

Prout, Alan (2005)

The Future of Childhood, Londres, Routledge: 184 p.

Serain Fanny, François Vaysse, Patrice Chazottes et Elisabeth Caillet (dir.) (2016)

La médiation culturelle, la cinquième roue du carrosse?, Paris, L'Harmattan: 272 p.

Sirota, Régine (2006)

Éléments pour une sociologie de l'enfance, Rennes, PUR: 328 p.

Vultur, Mircea (2006)

« Diplôme et marché du travail. La dynamique de l'éducation et le déclassement au Québec », *Recherches sociographiques*, vol. 47, n° 1: 41-68.

Yonnet, Paul (1999)

Travail, Loisir: temps libre et lien social, Paris, Gallimard: 322 p.

PARTIE I

LE TEMPS LONG -
ÉVOLUTIONS GÉNÉRATIONNELLES
DES PRATIQUES CULTURELLES

Chapitre 1

Les pratiques culturelles en France

Bilan d'un demi-siècle d'observation

Olivier Donnat

La connaissance des pratiques culturelles fut dès l'origine un des axes majeurs du programme qui justifia la création d'un service d'études et de recherches au sein du ministère de la Culture dans les années 1960 : plusieurs enquêtes furent alors réalisées sur les publics des musées, des théâtres, des salles de cinéma ou des maisons de la culture¹ avant que ne soit lancée dès 1973 la première édition de l'enquête Pratiques culturelles des Français.

En prenant appui sur une analyse rétrospective des résultats de cette enquête, qui comporte à ce jour cinq éditions², on commencera par revenir brièvement sur les principales tendances constatées, avant de proposer quelques remarques générales sur les défis que doit aujourd'hui relever la

-
1. Parmi les nombreuses enquêtes réalisées dans les années 1960, citons celle relative à la fréquentation des musées d'art qui donnera lieu à la publication de l'ouvrage *L'amour de l'art* (Bourdieu et Darbel, 1966).
 2. La présentation de l'enquête, les principaux résultats des dernières éditions ainsi que plusieurs documents d'analyse sont disponibles à l'adresse suivante: www.pratiques-culturelles.culture.gouv.fr.

sociologie des pratiques culturelles, plus de 20 ans après l'arrivée du numérique et des écrans connectés.

L'ENQUÊTE PRATIQUES CULTURELLES DES FRANÇAIS

Le Département des études du ministère de la Culture et de la Communication a réalisé à cinq reprises l'enquête *Pratiques culturelles des Français* en 1973, 1981, 1989, 1997 et 2008. Le dispositif a, à chaque fois, été identique : sondage auprès d'un échantillon représentatif de la population française de 15 ans et plus, échantillon stratifié par régions et catégories d'agglomération, méthode des quotas avec comme variables le sexe et l'âge de la personne interrogée ainsi que la catégorie socioprofessionnelle du chef de ménage, interrogation en face à face au domicile de la personne interrogée. La taille de l'échantillon était la suivante : 2 000 individus en 1973, 3 000 en 1981, 5 000 en 1989, 4 353 en 1997 et 5 000 en 2008.

Les questionnaires des cinq enquêtes ainsi que la plupart des publications relatives à l'analyse des résultats sont disponibles à l'adresse suivante : www.pratiquesculturelles.culture.gouv.fr

1. LE VERDICT DES ENQUÊTES

Si on s'en tient aux activités présentes dans les cinq versions successives du questionnaire sous une formulation identique, quatre principales tendances d'évolution peuvent être identifiées.

1.1 Quatre grandes tendances

L'évolution la plus spectaculaire concerne la progression régulière des consommations audiovisuelles : de plus en plus de Français ont consacré une partie importante de leur temps libre dans un premier temps à l'écoute de musique et à la télévision puis dans un second temps aux « nouveaux écrans » (ordinateurs, consoles de jeux, téléphones multifonctionnels, tablettes, etc.).

Les progrès de l'équipement des ménages combinés à la diversification régulière de l'offre de programmes et de loisirs audiovisuels ont placé les

écrans au cœur de notre quotidien : la télévision en a largement bénéficié tout au long des années 1980 et 1990, avant que l'augmentation du temps consacré à Internet et aux nouveaux écrans n'interrompe le mouvement. Pour la première fois depuis l'apparition du petit écran dans les foyers, le temps qui lui est consacré a en effet cessé d'augmenter et a même diminué chez les jeunes.

Longtemps, la focalisation du débat intellectuel sur la montée en puissance de la télévision, en qui beaucoup voyaient une menace pour le monde du livre, a conduit à sous-estimer un autre phénomène lié à l'enrichissement du parc audiovisuel des ménages : l'augmentation massive de l'écoute de musique. Les ondes de choc du *boom musical*, dont l'origine remonte aux années 1970 avec la diffusion de la chaîne Hifi et du baladeur, continuent à se propager dans la société française d'autant plus facilement que la musique a encore gagné en accessibilité en devenant numérique : les nouvelles possibilités de stockage, d'échange ou de transfert d'un support à l'autre ainsi que la multiplication des supports d'écoute, du téléphone portable à l'ordinateur en passant par le lecteur mp3, ont favorisé une intégration toujours plus grande de la musique dans la vie quotidienne, notamment en situation de mobilité.

Dans le même temps, la lecture d'imprimés a connu un recul qui s'est traduit notamment par une baisse régulière de la lecture quotidienne de presse et de la proportion de forts lecteurs de livres dans la population de 15 ans et plus. Les livres sont désormais présents dans la plupart des foyers, la fréquentation des bibliothèques a fortement progressé même si elle a récemment marqué le pas, et pourtant... la lecture d'imprimés a baissé continûment : les journaux (payants) ont perdu près de la moitié de leurs lecteurs quotidiens et, si la proportion de Français à n'avoir lu aucun livre en dehors de toute contrainte scolaire ou professionnelle est la même qu'au début des années 1970, les lecteurs de 2008 lisent en moyenne cinq livres de moins que leurs homologues de 1973.

Il serait toutefois imprudent de conclure à un recul de la lecture sur la base de ce seul constat pour au moins deux raisons : la lecture liée à l'enseignement ou à l'activité professionnelle a probablement gagné du terrain et surtout les actes de lecture sur écran se sont multipliés, notamment au cours de la dernière décennie. De plus, il est probable que la baisse des forts lecteurs renvoie au moins autant à des mutations d'ordre symbolique qu'à une évolution effective des comportements de lecture : si la lecture de livres a incontestablement subi ces dernières décennies la concurrence des nombreuses activités de loisir qui se sont développées autour des écrans, elle

a aussi perdu une partie de son pouvoir symbolique auprès des jeunes, notamment de sexe masculin, qui probablement surestiment moins leurs pratiques de lecture que leurs parents au même âge, voire les sous-estiment en en « oubliant » certaines.

Troisième tendance : la propension des Français à sortir le soir est aujourd'hui plus forte qu'au début des années 1970, en dépit de l'essor des consommations audiovisuelles à domicile. Le « chez soi » est devenu un lieu de distraction et d'épanouissement personnel, mais il n'y a pas eu de repli général sur l'espace domestique : les Français sont dans l'ensemble aujourd'hui plus nombreux à fréquenter les équipements culturels qu'ils ne le faisaient il y a 35 ans. Bien entendu, ce constat doit être nuancé car des tendances contraires se dessinent dans certains domaines et/ou à certains moments de la période étudiée : ainsi, si le théâtre, le cinéma en salle et certaines formes de concert ont touché plus de monde au cours de la dernière décennie en parvenant à élargir la base de leur public occasionnel (notamment chez les seniors), les bibliothèques et médiathèques ont connu ces dernières années un léger tassement de leur fréquentation, après la forte progression des années 1980 et 1990. Dans les cas où les taux de participation ont augmenté à l'échelle de la population française – sortie au cinéma, au théâtre ou au spectacle de danse, visite de musée ou d'exposition – cela est dû pour l'essentiel à la fréquentation occasionnelle (une ou deux fois dans l'année) : aucune sortie ou visite culturelle n'a connu un élargissement significatif du noyau des habitués. Mais cela est-il réellement surprenant, compte tenu de la diversification considérable de l'offre de spectacles et de sorties au cours de la période étudiée ? Plus la palette des choix s'est étendue, plus l'éventail des sorties de la partie de la population la plus investie dans la culture s'est lui-même élargi, et plus leur rythme de fréquentation, sortie par sortie, a eu tendance à s'essouffler.

Enfin, les 35 dernières années sont aussi marquées par la progression de la pratique en amateur d'activités artistiques. Quand on s'en tient à la définition traditionnelle telle qu'elle existait avant l'arrivée des ordinateurs et du numérique, les résultats de l'édition 2008 peuvent donner l'impression que cette progression a connu un coup d'arrêt : les pratiques musicales ont en effet marqué le pas depuis 1997, de même que celles relatives à l'écriture, aux arts plastiques et au dessin. Mais il convient de ne pas oublier que la diffusion de l'ordinateur et du numérique a largement renouvelé le champ des pratiques en amateur. En réalité, une fois intégrés les usages à caractère créatif de l'ordinateur, la pratique en amateur reste bel et bien orientée à la hausse, dans le prolongement de la tendance observée dans les années

1980 et 1990 : elle s'est diversifiée dans le domaine de la photographie et de la vidéo mais aussi de la musique, de l'écriture et des arts plastiques ou graphiques, avec la diffusion de nouvelles formes de production de contenus caractéristiques d'un rapport à la culture plus centré sur l'expression de soi et le partage entre pairs. D'ailleurs, le fait que la proportion de Français ayant assisté à un spectacle d'amateurs ait doublé depuis le début des années 1970 confirme cette progression.

1.2 Des écarts toujours importants entre les milieux sociaux

Si on s'attache maintenant à comparer le profil des publics de la culture à 35 ans de distance, la première impression est plutôt celle du « toujours pareil » : la continuité l'emporte largement sur le changement. À bien des égards, les choses n'ont guère évolué depuis les premiers travaux de Pierre Bourdieu et Alain Darbel (1966) sur la fréquentation des musées d'art, surtout si on tient compte de l'inflation des diplômés au cours de la période étudiée : les liens entre le niveau de diplôme et la participation à la vie culturelle n'ont rien perdu de leur force avec la massification scolaire, même si le clivage le plus net passe désormais au sein des diplômés de l'enseignement supérieur et non plus entre ces derniers et les bacheliers. De plus, les effets du milieu social d'origine viennent souvent renforcer les effets du niveau de diplôme : grandir dans un milieu où la culture fait « naturellement » partie du mode d'éducation crée à l'évidence des conditions particulièrement favorables pour devenir à l'âge adulte un habitué des lieux culturels. C'est d'ailleurs la force des effets liés à l'origine sociale qui permet de comprendre que la spectaculaire élévation du niveau de diplôme dans les dernières décennies du 20^e siècle ne se soit pas traduite par une augmentation proportionnelle des entrées dans les théâtres, musées et autres lieux culturels.

Il n'y a pas eu, à proprement parler, de rattrapage des milieux sociaux les moins investis dans la vie culturelle, notamment en matière de fréquentation des établissements culturels. Sur ce point, les données d'enquête confirment la grande force d'inertie des logiques à l'œuvre dans le domaine des pratiques culturelles et la persistance de fortes inégalités sociales (et territoriales) d'accès à la culture dans un contexte général pourtant marqué par de profonds changements tant technologiques qu'économiques ou sociaux. Aujourd'hui comme hier, participer à la vie culturelle de manière à la fois régulière et diversifiée demeure une propriété très inégalement répartie dans la société française car cela exige le cumul d'un maximum d'atouts (niveaux de diplôme et de revenu élevés, proximité à l'offre culturelle, familiarité